

DE SAINT MARTIN DE TOURS

A LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

Deux personnages apparemment différents. Deux Chemins de Vie à plusieurs siècles d'intervalles. Et pourtant, la similitude des deux noms entraîne mon esprit à vagabonder, à établir des thèses, à poser des interrogations, à fouiller la vie de

ces deux hommes pour y trouver des points communs, un fil conducteur à travers le temps. Alors, je vais vous emmener avec moi pour partager le fruit de mes réflexions et de mon questionnement.

Saint Martin de Tours

On le dit né à Sabaria (l'actuelle HONGRIE) en 316. Fils d'un militaire au service de Rome, il passe sa jeunesse à même s'il respecte de bonne grâce le culte familial, très tôt il est épris de mystique chrétienne. Chrétien de cœur, il l'est. Il mène en effet une vie Pavie, en Italie. Sa famille est païenne, et droite et pieuse et malgré le respect filial qu'il a pour ses parents, il brave l'autorité parentale pour se mêler à la foule des fidèles chrétiens. Il s'intéresse à la foi, et à 10 ans il commence son catéchumène.

Enrôlé de force dans l'armée alors qu'il n'a que 15 ans, il ne se sent pas dans son monde, et malgré son jeune âge, la promiscuité de la vie de garnison et la dureté militaire n'altèrent en rien sa foi. Bien au contraire. Il est un exemple pour ses compagnons d'armes qui le considèrent plus comme un moine que comme un soldat. Aimant et bienveillant avec tous, patient et humble, il gagne la confiance et le respect de ses acolytes. Il conserve de sa solde juste de quoi subvenir frugalement à ses besoins. Tout est pour lui l'occasion de faire des bonnes œuvres et de se comporter en chrétien qu'il n'est pas encore « officiellement », puisqu'il n'a pas encore reçu le Sacrement du Baptême, mais déjà il

applique les préceptes de l'Évangile.

Et ce sera en Gaule que le Ciel se manifesterà à lui en la personne du Christ.

Nous sommes à AMIENS. L'hiver est rude; Martin ne possède que ses armes et son manteau militaire. Un pauvre hère nu implore les passants qui restent sourds à sa



détresse. Martin, pris de pitié et de compassion, se saisit de son épée, et coupe sa chlamyde par le milieu et remet donc la moitié de son manteau au mendiant. La nuit suivante, le Christ entouré de ses anges, lui apparaît dans son sommeil, revêtu de la moitié du manteau remise à la veille à son protégé, et lui dit:

« Martin, encore catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. »

Dans les Saintes Écritures, le Christ ne dit-il pas aussi: *« Tout ce que vous avez fait pour l'un des moindres de vos frères, vous l'avez fait pour Moi. »* (Mt, 25,40)

Ou encore: *« J'étais nu et vous m'avez couvert. »*

Martin est conscient de la grâce qu'il vient de recevoir, mais il reste humble et continue son chemin de dévouement jusqu'à son Baptême qu'il recevra deux ans plus tard, durant la nuit de Pâques. Il a 22 ans. Mais cette vie militaire ne lui convient plus. Il aspire à autre chose, et même s'il reste encore militaire deux ans, son appartenance à l'armée est pure complaisance.

C'est ainsi que, recouvrant sa liberté, le Ciel le mène jusqu'à Saint Hilaire, Évêque de Tours. Il remarque de suite les qualités exceptionnelles du jeune homme qui souhaite œuvrer dans l'ombre. Le couvrir d'une charge trop pompeuse le ferait fuir, aussi Saint Hilaire décide-t-il de lui attribuer la charge d'exorciste dans laquelle Martin pourra se sentir utile sans briller, et sa puissance sur les démons est extraordinaire.

Il s'installe donc à Ligugé, à quelques kilomètres de Poitiers, dans une ancienne villa romaine quasiment en ruine. Il y est rejoint par quelques ascètes, partageant ses convictions. Cette communauté vit modestement dans ce « monasterium » dont on a retrouvé les vestiges, et que l'on peut considérer comme le premier monastère de la Gaule.

Il est dans l'action.

Avec ses frères, il prêche la parole christique dans le Poitou qui répond favorablement à ce courant d'Amour et de Paix. Ils visitent les pauvres et les malades. Homme de prières et de foi, il compatit au

mal de tous, et il guérit les malades, tantôt par des simples, tantôt par l'Huile des Malades, et parfois par des guérisons tant inexplicables qu'extraordinaires. Et dans cette mission d'aide et de charité qu'il a envers ceux qui souffrent et qui sont dans le dénuement, toute sa vie durant, il évangélise les endroits les plus reculés. Il recommande l'espérance et la confiance en l'infinie bonté du Rédempteur, et préconise le recours à la prière contre les embûches du démon.

Sa réputation de thaumaturge est connue de tous. N'a-t-il pas fait des miracles en la résurrection de deux morts ? N'a-t-il pas aussi converti sa mère ? Son pouvoir surnaturel dépasse les frontières du Poitou. On connaît sa valeur jusqu'en Touraine, où l'Évêque Saint Lidoire vient de mourir. Et comme il lui faut un successeur, comme ses contemporains, tout au moins le petit peuple qu'il aide et secourt connaît sa valeur, son mérite et la place privilégiée qu'il semble avoir auprès du Ciel, le moine Martin est conduit à Tours, en juillet 371, quasiment contre son gré, et à la suite de subterfuges organisés par les paysans du coin qui le veulent voir à la tête de l'Évêché. Et même si les hauts dignitaires épiscopaux le jugent indigne d'occuper une telle fonction, le 4 juillet 371, la Providence veille sur son destin et à sa nomination, et c'est ainsi qu'il devient Évêque de Tours.



Ses nouvelles fonctions l'accaparent, mais il reste très fidèle à son idéal monastique. Dans son nouveau ministère

d'Évêque, il conserve la charité de sa première rencontre avec le Christ. Un jour, tandis qu'il revêtait ses habits sacerdotaux, un pauvre entre dans la Sacristie. Martin n'écoulant que son cœur, se défait de sa tunique et la lui donne, malgré les protestations virulentes de son pieux entourage. Lors de la messe qui suivit, un globe de feu apparut au-dessus de l'autel, signalant « cette deuxième charité » de Saint Martin.

Il vit loin des fastes, entouré environ d'une centaine de disciples, de l'autre côté de la Loire, entre le fleuve et le coteau de Marmoutiers. Il veut établir la religion chrétienne et pour se faire, détruit lui-même des statues d'idoles et autre lieu de culte. Il convertit les païens, et fonde plusieurs paroisses, dont une à Amboise. Partout des Églises surgissent. Initiateur et fondateur des paroisses rurales en Gaule, dans la Belgique actuelle, les lieux qu'il a visités gardent trace de son passage tant dans le diocèse de Tours qu'à Trèves où réside l'Empereur, qu'à Paris, Lyon, en Auvergne ou à Bordeaux. Ses historiens relatent son engagement total:

« il s'était forgé une spiritualité de combat, ardemment militante jusqu'aux affrontements et aux risques physiques; on ne peut s'expliquer sans cet arrière-plan la violence de ces commandos contre les sanctuaires païens des pays de Loire ou de la future Bourgogne. »

(J. Fontaine - 1962)

En véritable apôtre des Gaules, il n'a de cesse de porter la parole du Christ dans des endroits les plus reculés. Il ne ménage pas sa peine et jusqu'à la fin de sa vie il continue sa mission apostolique, malgré une santé qui devient de plus en plus défaillante. Il disait lui-même n'être rien et détenir son pouvoir de thaumaturgie par la seule grâce divine obtenue par la prière, le jeûne et la pénitence. Aussi, se tient-il loin des querelles intestines de la hiérarchie défaillante de l'Église et n'assiste plus aux conciles et aux synodes.

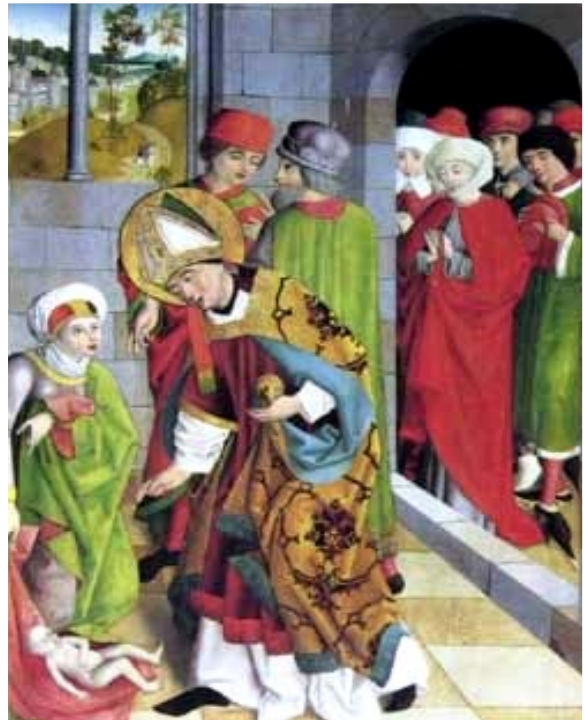
« Ils sont durs, Seigneur, les combats qu'il faut livrer dans son corps pour ton service: et j'ai assez de luttés que j'ai

soutenues jusqu'ici. Mais si tu m'ordonnes de peiner encore pour monter la garde devant ton camp, je ne refuse pas, je n'alléguerai pas pour excuse l'épuisement de l'âge. Je me dévouerai à la tâche que tu m'imposeras: sous tes étendards, aussi longtemps que tu l'ordonneras toi-même, je servirai. Sans doute un vieillard souhaiterait un congé après une vie de labeur, mais l'âme est capable de vaincre les années et saura ne pas céder à la vieillesse. »

(Sulpice Sévère - Vie de Saint Martin)

Ces quelques lignes, de la plume même de son biographe, nous renseignent sur la grandeur d'âme de cet homme simple et humble, lui aussi. Sans vouloir faire de comparaison hasardeuse, ou facile, en lisant la vie de ce personnage, je ne peux m'empêcher de penser à un personnage qui nous est plus contemporain, Monsieur Philippe de Lyon.

Même dévouement, même amour du prochain. L'un comme l'autre s'en remettent au Père. Ils reconnaissent n'être rien et en admettant même qu'ils aient quelque pouvoir ou quelque faculté pour soulager leurs semblables, ils nous rappellent qu'ils détiennent leur pouvoir de thaumaturgie que



Martin ressuscitant un enfant.

par la seule grâce divine obtenue entre autre par la prière. L'un comme l'autre ont ramené des âmes à la vie; l'un comme l'autre ont comme référence unique les Paroles du Christ et les Évangiles.

Luce Piétri, Professeur à La Sorbonne, dans un ouvrage qu'elle lui consacre écrit:

« *C'est en partie grâce à ses succès de guérisseur qui soulage la souffrance des corps que Martin a acquis son pouvoir de médecin des âmes confiées à sa vigilance sacerdotale.* »

En dehors du contexte épiscopale, ne retrouvons-nous, là encore, une similitude supplémentaire entre lui et Monsieur Philippe qui, lui aussi, soulageait les corps et surtout les âmes ?

Mais revenons aux derniers moments de Saint Martin.

Son épiscopat dure 26 ans. Malade, fatigué, épuisé, il veut encore servir le Ciel, si telle est Sa volonté. S'adressant à Dieu, il dit: « *Seigneur, je voudrai mon congé. Mais si tu veux que je serve encore sous ton étendard, j'oublierai mon grand âge.* »

Il sera rappelé auprès du Père dans la nuit du 8 au 9 novembre 397, et en donnant son âme, son biographe qui l'assiste en ses derniers instants nous rapporte qu'à l'instar de partir pour le Ciel, ses dernières paroles furent: « *Seigneur, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas la tâche; que Ta volonté soit faite.* »

Après bien des péripéties pour savoir où sa dépouille allait reposer, ses obsèques ont lieu le 11 novembre et son tombeau est actuellement abrité par la basilique Saint



Mort de Saint Martin.

Martin de Tours, aujourd'hui encore haut lieu de pèlerinage.

Telle est la vie de Saint Martin de Tours. Nous allons maintenant nous pencher sur le destin de Louis-Claude de Saint-Martin. Je ne prétends pas répondre à toutes les questions que l'on pose sur le personnage, ni même être son historienne. D'autres l'ont fait avant moi et l'ont bien fait. Je souhaite tout simplement vous entretenir de cet homme et de sa vie, comme je viens de le faire pour Saint Martin de Tours.

Louis-Claude de Saint-Martin

Issu d'une famille de petite noblesse, Louis-Claude voit le jour à Amboise le 18 janvier 1743. Son père est avocat, et sa maman, Louise TOURNYER, est fille d'un officier de son Altesse Royale Madame.

Lorsqu'il a 3 ans, celle-ci décède. Il sera donc élevé avec ses frères et sœurs par la seconde



épouse de son père. C'est une jeune femme éclairée, discrète et bonne, qui a une influence très marquée sur le jeune orphelin qui est un enfant doux, obéissant et attentif, doté d'une sensibilité quasi féminine dont il ne se départira jamais.

Son père est un homme droit et rigide et Louis-Claude tente très

vite d'échapper à la tutelle de ce père, qui ne comprit jamais l'âme particulière de son enfant.

A 10 ans, il est envoyé au Collège de Pontlevoy où il suit une bonne scolarité avec une passion notoire pour la lecture. Bon élève, il a le goût de l'étude et ses études classiques terminées, son père qui le destine à la magistrature, l'envoie à Paris. Fréquentant les salons de sa tante de Chassenay, il aime à profiter de la vie agréable de la bonne société et il découvre les auteurs à la mode: Voltaire, Rousseau, Montesquieu.

Jeune diplômé, il est nommé Avocat du Roi au Présidial de Tours. Il a 21 ans. Mais au bout de 6 mois, il abandonne la magistrature qui ne répond en rien à ses aspirations intérieures. Il se dirige alors vers la carrière militaire pensant disposer de plus de temps pour ses études personnelles.

Sa pérégrination militaire le mène à Bordeaux où il fait des rencontres décisives, en particulier en la personne de Martinez de Pasqually. Séduit par la philosophie des Coëns, il y est initié en août 1765; par le fait, il commence à pratiquer la théurgie, la magie spirituelle, qui concrétise par la pratique la doctrine de Martinez. Ces cérémonies font appel à des anges et réclament un rituel particulier d'une grande complexité. Louis-Claude se demande si tout cela est bien nécessaire, mais il adhère totalement à la philosophie de la Réintégration prônée par les Elus Coëns. Du reste, il y restera fidèle toute sa vie durant.

Il devient le Secrétaire de Martinez et par le fait, afin de disposer de plus de temps pour cette lourde tâche, il démissionne de l'armée. Grâce à cette aide providentielle, Martinez avance rapidement dans la

rédaction des instructions destinées aux différents grades Coëns jusqu'à son départ pour Haïti où il décède en 1774. Pendant ce temps, l'activité de l'Ordre se réduit malgré des contacts épistolaires fréquents que Martinez entretient avec ses disciples.

Louis-Claude, quant à lui, continue son œuvre au sein de l'Ordre et, à la demande d'un de ses membres éminents, il se rend à Lyon en septembre 1773 pour participer à la formation et à l'instruction des frères Elus Coëns lyonnais. Je dis bien Elus Coëns et non pas Martinistes.... Il y rencontre Du Roy de Hauterive et surtout Jean-Baptiste Willermoz chez qui il loge.

1775 voit la parution « *Des Erreurs et de la Vérité* » qui a pour but de combattre l'athéisme des philosophes de son temps. Ce livre est publié avec pour tout nom d'auteur: « Un ph..... inc..... », expression énigmatique, s'il en est, que ses lecteurs traduiront par « Un Philosophe Inconnu ». Il présente de manière voilée la doctrine des Elus Coëns et lui assure un franc succès à travers toute l'Europe.

Martinez décédé, l'Ordre des Coëns tombe en sommeil et en 1775, les derniers Élus Coëns lyonnais suivent Willermoz dans la Stricte Observance Templière, qui devint l'actuel R. E. R. (Rite Ecossais Rectifié). Louis-Claude, quant à lui, préfère garder son indépendance, et même s'il est encore un Elu Coën actif, il encourage vivement ses frères à abandonner les éléments théurgiques des rites de Martinez pour n'en garder que les travaux de prière. Et c'est en novembre 1780 que l'Ordre cesse officiellement toute activité.

1782, deuxième ouvrage: « *Traité naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* ». Cet ouvrage publié anonymement, est plus clair que le précé-



dent. Les théories de Martinez y sont encore développées, mais l'accent est mis sur le fait qu'il faut expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses. Louis-Claude y expose les origines glorieuses de l'homme, sa déchéance et la nécessité de la venue d'un Réparateur, le Christ, pour que l'homme puisse parvenir à la Régénération et œuvrer à la Réintégration.

1784, il adhère à la Société de l'Harmonie fondée par Mesmer, où il fait un court passage estimant cette pratique peu sûre.

Par la suite, Willermoz le convie à le rejoindre à Lyon. Ce dernier vient d'y créer un nouvel Ordre, « La Société des Initiés ». Elle réunit de nombreux Coëns et frères du R.E.R, et comme il faut appartenir au R.E.R. pour en être membre, il y reçoit les hauts grades de « Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte » et de « Grand Profès ». Mais, il y reste peu de temps avant que de quitter définitivement cette voie, demandant même en juillet 1790 à Willermoz de le rayer des listes.

Il s'en retourne à Paris, voyage à Londres, en Italie, et en fréquentant les salons, il y rencontre tous les intellectuels de son temps.

1788, il va à Strasbourg. Charlotte de Bœcklin lui fait découvrir l'œuvre de Jacob Böhme. Il est tellement ému par cette lecture qu'il apprend l'allemand pour traduire en français les œuvres de celui qui est pour lui son second instructeur et qu'il nomme tendrement « mon chérissime B. ».

J. Böhme le conforte dans ce qu'il pressentait déjà, à savoir que l'initiation n'a pas besoin de rites, car elle ne peut se produire que dans le cœur de l'homme.

Empreint de spiritualité et de la présence de Charlotte, son séjour strasbourgeois le comble. Il y termine « *L'homme de Désir* » commencé à Londres. La doctrine de Martinez y est toujours présente.

En 1790, il écrit « *Le Nouvel Homme* » qui sera publié en 1792. Véritable bréviaire mystique, ce livre décrit les étapes par lesquelles l'homme doit passer pour atteindre la Régénération, en s'intériorisant dans la vie du Christ.

Malgré ses origines nobles, les tumultes de la Révolution française n'auront guère de prise sur lui. Il y voit un châtiment provisoire envoyé par la Providence, dû à la décadence des trônes et des autels, et n'hésite pas à monter la garde devant le Temple, devenu alors prison de la famille royale. Il est même pressenti avec Condorcet et Bernardin de Saint Pierre pour instruire le Dauphin, alors qu'à plusieurs reprises, il soutient l'action des Révolutionnaires, et, bien qu'exilé en Touraine, il se rend fréquemment à Paris, où il séjourne chez la Duchesse d'Orléans, férue de pratiques excessives de merveilleux, d'oracles, et de magnétisme qu'il n'apprécie guère. Il considère en effet que ces techniques ont plus accès à l'astral qu'au divin, et dans son ouvrage « *Ecce Homo* », publié en 1792, il insiste sur le fait que l'homme, à la fois pensée et parole divines, doit s'efforcer d'être une action de Dieu.

En août 1792, alors en séjour chez la Duchesse de Bourbon, il termine « *Le Crocodile ou la Guerre du Bien et du Mal arrivée sous le règne de Louis XV* ». Il ne paraîtra qu'en 1799, avec pour mention d'auteur: « *Œuvre posthume d'un amateur de choses cachées* ». Bien que s'agissant d'un roman, qui se passe durant la Révolution, cette œuvre mêle le fantastique, l'occulte, la satire et des éléments de sa propre biographie.

Partagé entre Paris et la Touraine, où son père malade le rappelle fréquemment, il continue de traduire les œuvres du Théophraste de Görlitz. Il est aidé en cela par le Baron de Liebistorf de Berne avec qui il entretient une abondante correspondance, qui le rendra suspect aux yeux des autorités, qui l'année suivante, par décret, interdiront aux nobles de séjourner à Paris. Il est donc obligé de rester dans ses terres tourangelles, car la Deuxième Terreur sévit. Il doit attendre la fin de 1794 pour regagner la Capitale. Nommé à l'École Normale, il se passionne pour cette nouvelle opportunité. Il est heureux d'entrer, je le cite: « *dans une carrière d'où peut dépendre le bonheur de tant de générations* ». Il prend officielle-

ment ses fonctions en janvier 1795, mais son bonheur est de courte durée. L'École ferme ses portes le 19 mai 1796, ce qui l'oblige à rentrer à Amboise, où il accepte la modeste mission de membre de l'Assemblée des Électeurs de son département. Il se sert de cette charge pour faire passer le message suivant: la société trouvera son équilibre par les voies spirituelles et non point par le matérialisme. Reflet de l'homme, son développement est lié au principe même de l'origine divine de l'homme et c'est ainsi qu'elle trouvera son bonheur et son épanouissement total.

La situation matérielle de Louis-Claude est préoccupante. Il vit modestement, ne comptant que sur lui-même, refusant même l'aide que d'aucuns veulent lui prodiguer. Il écrit beaucoup et dans une missive qu'il adresse au Baron de Kirchberger, il précise que la seule initiation qu'il prêche maintenant « est celle par où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu, et faire entrer le cœur de Dieu en nous, pour y faire un mariage indissoluble, qui nous rend l'ami, le frère et l'épouse de notre divin Réparateur. »

Nous ne pouvons qu'adhérer à cette sublime pensée de Louis-Claude, qui après avoir pérégriné dans divers Ordres initiatiques, revient à l'idée pure et intrinsèque que la seule véritable initiation se fait par la voie du Cœur. Il aborde cette voie de manière littéraire, ce qui n'altère en rien la valeur de ce grand philosophe, et non pas par l'action, « sur le terrain », comme l'ont fait en leur temps Saint Martin de Tours ou Maître Philippe de Lyon.

1800 voit la publication « *De L'Esprit des Choses* ». Il dit lui-même « que ce n'est pas un livre, ce sont des articles cousus ensemble », un puzzle de réflexions relevées au fil du temps sur des thèmes différents et variés.

« *Le Ministère de l'Homme-Esprit* » sort en 1802. Cet ouvrage est qualifié comme le meilleur de toute la pléiade d'ouvrages qu'il a écrits. Il y expose en quelques pages la doctrine des sept bases de la nature de Jacob Böhme, puis il développe plus avant la doctrine de la Réintégration abordée dans

ses publications antérieures. Il faut que l'homme soit conscient de ses origines glorieuses, et lui montrer la voie pour retrouver la pureté primitive. Ainsi l'homme redeviendra « Homme-Esprit », car la Régénération de la Création est liée à la sienne.

Inlassable et infatigable jusqu'à la fin de sa vie, même s'il aime à fréquenter les salons littéraires où il se lie à Châteaubriand, il continue à traduire les œuvres du cordonnier mystique. Son premier biographe dira de lui « *A voir son air humble et son extérieur simple, on ne soupçonnait ni la science profonde, ni les lumières extraordinaires, ni les hautes vertus qu'il recélait. Mais la candeur, la paix de ses entretiens, et l'on ose dire, l'atmosphère de bienfaisance qui semblait se répandre autour de lui, manifestaient l'homme sage et le nouvel homme qu'avaient formé la philosophie et la religion.* »



Il s'éteint le 14 octobre 1803, âgé de 60 ans. Il n'a jamais fondé d'Ordre, martiniste ou autre, mais, en plus des ses ouvrages largement diffusés, il a transmis ses pensées par courrier à un « Cercle d'intimes ».

Telle est la vie de Louis-Claude, que son biographe Jean-Baptiste Modeste Gence qualifie lui-même de philosophe, terme repris aussi par Saint Martin lui-même,

connu aussi sous le nom de Théosophe d'Amboise, lorsqu'il prend pour pseudonyme « Un ph... inc... ».

Que dire ?

A travers toute son œuvre, Louis-Claude souligne les liens profonds de l'homme avec le Créateur. Il insiste sur ce qu'il y a de meilleur en lui, sur ce que chacun doit porter jusqu'aux cieux, pour transfigurer la nature même et rendre à l'Homme sa splendeur passée. Il exhorte ses semblables à un comportement qui les mènera sur le chemin de la Réintégration, et les incite à la prière. Mais, ces lectures peuvent-elles être un pas, une étape, pour ouvrir notre cœur ? Est-ce à travers les lectures, la connaissance intellectuelle, que nous forgeons notre cœur ? Ou est-ce en étant confrontés aux situations les plus diverses, en pratiquant la charité, en œuvrant effectivement pour le bien des autres, que nous pouvons comprendre ce qu'est le chemin qui mène vers le Père ?

Saint Martin de Tours, Louis-Claude de Saint-Martin... Le début du nom de l'un termine le nom de l'autre avec une variante cependant. Saint Martin est reconnu pour être un Saint. Louis-Claude, malgré ses qualités et son érudition est et reste un profane, d'où le tiret qui sépare Saint et Martin dans le nom du second que l'on ne trouve pas chez le premier. Des mêmes lieux, Tours, Amboise. Une même terre, La Touraine, région connue pour sa douceur, élue par François 1^{er} pour y faire construire de magnifiques châteaux, hauts lieux de la Renaissance française, où se promenait une cour brillante et cultivée qui aimait à recevoir des poètes et des peintres de renom.

Tous les deux ont embrassés la carrière militaire, ne serait-ce que pour quelque temps. Tous les deux, de manière différente, ont ressenti l'appel du Père, Saint Martin ayant la grâce d'être visité par Lui et œuvrant **dans l'action** pour soulager les maux et les peines de ses contemporains; Louis-Claude, en voulant **par ses écrits**,

sensibiliser et rassembler ses semblables autour du Créateur, et ramener l'Homme à sa place réelle, celle qu'il occupait avant sa chute.

Si l'on pense qu'il n'y a pas de hasard, que la Réincarnation est un fait réel, que l'histoire reprend toujours là où on l'a laissée, que de similitudes, que de hasards dans ces deux destins ! Saint Martin de Tours a vécu près du peuple. Louis-Claude de Saint-Martin a fréquenté les salons où l'Illuminisme, très en vogue, probablement pour contrecarrer les tendances matérialistes et rationalistes de l'époque, recommandait de mettre l'accent sur l'intériorité de la quête mystique. En ce Siècle des Lumières qui exalte la raison éclairée de l'homme, il s'adresse à des personnes instruites, bien pensantes, souvent des notables, qui se réunissent dans des salons feutrés pour aborder ces sujets. Le petit peuple, si j'ose dire, n'a pas accès à cette connaissance. Non seulement, il ne sait pas lire pour la plupart, mais accaparé pour assurer ses maigres subsides, il est à cent lieues de ces considérations que l'on peut qualifier de métaphysique. Proche de la Providence par le cœur, et par les misères de toutes sortes avec lesquelles il se débat pour survivre, ces discours de philosophes ne l'atteignent pas, et d'ailleurs il ne se sent pas concerné. Une foi simple et humble suffit à répondre à son questionnement.

Que penser donc ? Que Saint Martin de Tours, auquel se référait souvent Monsieur Philippe a ouvert le chemin, a préparé la place de Louis-Claude dans cette région tourangelle ? Saint Martin de Tours, a-t-il posé les réels et premiers préceptes du Martinisme, car comme je vous l'ai dit plus haut, Louis-Claude n'a fondé aucun Ordre. Ce sont ceux qui, après lui, se sont appuyés sur son nom, qui ont créé un Ordre.

Chacun est envoyé sur terre avec un but bien particulier. Présenté par son biographe comme un homme simple et humble, d'une exceptionnelle grandeur d'âme, Saint Martin de Tours a eu pour mission d'évangéliser la Gaule, de diffuser la parole du Christ en implantant effectivement, sur le terrain, de nombreuses paroisses, tout en se tenant loin des querelles de clochers du clergé de l'époque, plus âpre au gain et à la promotion ecclésiastique. Il a aidé les plus démunis. Thaumaturge et guérisseur par la grâce de Dieu, il est intervenu sur les événements, comme Monsieur Philippe, ramenant deux défunts à la vie. Il a reproduit les miracles du Christ, qui l'a gratifié de Sa vision.

Louis-Claude a eu lui aussi un chemin tout tracé. Érudit, intelligent, d'une grande sensibilité, il exalte ce qu'il y a de meilleur dans l'être humain, et comme je l'ai dit plus haut, il reconnaît une grande valeur à la prière qu'il recommande à son entourage. En effet, dans ce Siècle des Lumières, où les consciences s'éveillent, les Illuminés désirent échapper à la matérialité et élever leur âme vers Dieu. A travers ses nombreux ouvrages, il s'adresse à ses contemporains, développant l'idée que le retour de la Nature et de l'Humanité à l'unité de Dieu non seulement est possible, mais en outre que ce mouvement de Réintégration a commencé à agir dans l'histoire de l'humanité et qu'il dépend de chacun en particulier que ce mouvement s'accélère. Tout cela est juste et bien pensé. Cependant s'il est vrai que nous avons besoin d'un minimum d'intelligence, de discernement pour comprendre ce que nous lisons, quelque soit la valeur de l'ouvrage proposé, la teneur de ses propos, rien ne vaut l'expérience vécue. Nous savons combien la prière est importante dans notre

cheminement martiniste. Cependant, elle n'est pas tout et elle n'est pas suffisante pour aller vers le Père. Elle est un dialogue avec notre Seigneur, mais comme nous le dit Monsieur Philippe: « *La prière sans la charité préalable ne peut rien.* » Et « *l'humilité est nécessaire pour que la prière soit entendue* ». La voie du cœur qui doit être une voie active, est celle de la compassion, de la charité, de l'amour du prochain. Certes, il y a sur terre, des êtres dont la mission est de prier pour les autres et de vivre en contemplatif, loin du monde. Peut être ces personnes compensent-elle le manque de foi dans l'humanité. Mais pour nous qui sommes dans le monde, nous devons œuvrer, car « *pour faire un bon soldat, il faut aller au feu* ». Aussi, pour ouvrir son cœur, est-il plus important de penser à sa Réintégration future en lisant tel ou tel livre, ou d'aider son frère en détresse en lui apportant son aide et son soutien ? Pour avancer, il faut être dans l'ACTION. Une lecture si belle soit elle, à la veillée au coin du feu, ne peut en rien remplacer le travail de terrain. Tout au plus, peut-elle éveiller en nous le désir de comprendre et d'embrasser la Voie Christique pour appliquer ces principes à notre quotidien, et faire en sorte que chacun de nos actes soit un acte de foi.

« *Les philosophes au sens habituel du mot sont des hommes qui se renferment chez eux, qui vivent loin du monde et qui bâtissent pour eux et chez eux des châteaux et des systèmes. Ils ne font pas de mal aux autres, pour le moment du moins ; ils ne font pas de bien, ils ignorent la charité et ils jugent ; ils laissent parfois des livres qui sont mauvais pour ceux qui les lisent. Ce sont les tièdes dont parle l'Écriture et qui traversent la vie sans agir.* »

Monsieur Philippe. ■

